3 - La Pointe du Wrack

À chaque fois que le golfe se tourmente comme cela, (…)
il me semble y démêler encore les gémissements
et les cris d'appel des passagers (…)

De tribord à bâbord
Faucher de Saint-Maurice

Les premiers résidents de Manche-d'Épée sont installés depuis à peine un an qu'un bateau s'échoue sur les plains à proximité de leur établissement. Le 10 décembre 1867, un brick naviguant sous le nom de *Woodstock* fait naufrage sur une pointe rocheuse située à quelque deux kilomètres à l'ouest de la rivière. Signe de la dureté des conditions dans l'estuaire en ce début d'hiver, cet échouage survient dix jours seulement après celui d'un autre voilier, le brigantin *Swordfish* qui s'est écrasé sous les caps, à Gros-Morne, le 30 novembre 1867. Grâce au récit du matelot Castagne, nous possédons un témoignage détaillé sur les évènements. Retenons que le naufrage du *Woodstock* a laissé une trace dans la toponymie locale.

La navigation du *Swordfish*

Dans le livre[1] qu'il publie en 1884, le matelot Castagne décrit en détail la navigation du brigantin durant les journées précédant le drame, le naufrage en lui-même et les soins apportés aux survivants. Vers la fin du récit, les histoires du *Swordfish* et du *Woodstock* se rejoignent; nous pouvons imaginer des similitudes entre les échouages et les secours que les populations prodiguent aux rescapés.

Le *Swordfish* part de Québec, le 27 novembre 1867, en direction d'Halifax avec à son bord sept personnes, incluant le capitaine Duquet. *Les rigueurs hâtives de la saison* s'étant relâchées, selon les mots de Castagne, on met les voiles avec optimisme. Après avoir laissé le pilote descendre à Pointe-au-Père, le 28 au matin, le vent se lève, la neige commence à tomber. Malgré le temps maussade, le voilier poursuit sa route; en fin de journée, le 29, *l'équipage apercevait les deux rives du fleuve*. Sauf qu'à huit heures du soir, la situation se dégrade, *le Swordfish était en pleine tempête*.

Les conditions se détériorent au point que les voiles sont emportées et la timonerie recouverte de glace : *bientôt il devient impossible de tourner la roue du*

gouvernail. Toute la nuit, des manœuvres sont tentées, le bateau est ballotté et les matelots empêtrés de givre. Peu avant quatre heures, le 30 au matin, le capitaine voit la terre et ordonne de virer de bord.

Le voilier se brise sur les rochers

L'équipage ne peut malheureusement pas exécuter les ordres, et *le bâtiment frappa avec violence le rocher qui se dressait en face : un craquement sinistre se fit entendre; le vaisseau devint comme rompu, puis il pencha sur le côté. À chaque vague qui venait se briser sur le roc, le* Swordfish *disparaissait sous l'eau*.

Les hommes cherchent une manière de rejoindre le rivage. Castagne entreprend de couper le grand mât à la hache pour qu'il tombe du côté du cap. À huit heures, les naufragés marchent à tour de rôle sur le mât abattu, qui n'atteint malheureusement pas le rocher. Une scène déchirante se produit lorsque la seule passagère se voit incapable de se sauver sous les yeux de son mari : *la séparation se fit au milieu de gémissements à tordre le cœur.* Tandis que les marins parviennent à tour de rôle sur le rivage, le capitaine Duquet glisse et une vague l'emporte. Les survivants ignorent qu'ils se trouvent à quelques pas de l'anse de Gros-Morne, rassemblant trois familles, et à cinq kilomètres environ à l'est de L'Anse-Pleureuse, où résident une trentaine de personnes[2].

Les rescapés

Les conditions dans lesquelles se trouvent les sept rescapés, soumis à un froid arctique, témoignent de souffrances abominables. Le second, Morin, prend la direction de L'Anse-Pleureuse qu'il atteint de peine et de misère avant de croiser des hommes. À partir de cet instant, les secours s'organisent. Un habitant est dépêché à Mont-Louis auprès du missionnaire, l'abbé David Roussel. Le 3 décembre, les réchappés sont transportés au hameau composé de cinq ou six maisons; *la tempête s'étant apaisée et la mer étant devenue plus calme, deux barges furent appareillées. (…) Des toiles furent étendues dans les embarcations, et on y déposa, dans la position qui leur convenait les impotents* pour les transporter vers les maisons où l'abbé les attendait.

L'histoire de la Gaspésie nous apprend que bon nombre de ses pionniers étaient réduits à la misère. Le récit relatant les péripéties de Castagne dit que *la maison où se trouvait le malade était délabrée; des fissures laissaient passer la neige à travers les pans de murs. Une famille bien pauvre habitait cette masure. La seule nourriture qu'on y voyait consistait en hareng et patates; pas de viande et pas de pain.*

Les secours d'un docteur

Alors que les quatre compagnons de Castagne sont, dans la foulée, transportés à Mont-Louis, ce dernier *paraissait déjà trop malade pour supporter les fatigues d'un nouveau trajet.* Il reste sur place. De son côté, l'abbé Roussel adresse une demande à Québec pour qu'un médecin se porte à leur secours. Cette information sur l'éloignement des soins illustre à elle seule l'ampleur des difficultés que vivent les familles qui choisissent de coloniser la côte nord de la péninsule. Dans l'isolement qui est le leur, ne pouvant s'en remettre à un médecin ou à un dentiste, ils n'ont d'autre consolation que de se répéter « ça va passer », mais souvent ils en meurent. Des voisines deviennent sages-femmes par la force des choses, la solution se trouve dans les pharmacopées traditionnelles, les herbes médicinales et les croyances aux guérisseurs de divers maux.

Pendant que le docteur Parke se dirige vers la Gaspésie, huit hommes viennent de Mont-Louis pour exaucer la demande de Castagne qui désire rejoindre les autres rescapés : *Ils avaient avec eux une* sleigh *attelée d'un bœuf de deux ans. Dans ces parages, point de chevaux*. Quant au docteur, se rapprochant de sa destination, il franchit la dernière portion du trajet à partir de Saint-Anne-des-Monts en raquettes, les chemins s'avérant impraticables. Il arrive le 31 décembre, soit un mois exactement après le naufrage. Les marins souffrent d'engelures et de gangrène.

La pointe du naufrage

Alors que l'on s'affaire à L'Anse-Pleureuse et à Mont-Louis auprès des survivants du *Swordfish*, un autre naufrage se produit à Manche-d'Épée. Aucun témoignage aussi émouvant que celui de Castagne n'est resté pour décrire la catastrophe au cours de laquelle *huit personnes y laissent leur vie*[3]. Le *Woodstock*, commandé par le capitaine anglais John S. Caswel[4], s'échoue sur une pointe rocheuse à courte distance des maisons des pionniers que sont Irénée Pelchat, Joseph Fournier, Johnny Campion et William-Guillaume Davis, le 10 décembre 1867. Roland Pelchat se souvient que sa mère, Rose-Aimée Boucher, fille de Rose-de-Lima Pelchat, fille de Louis et mariée à Alfred Boucher, par conséquent petite-fille d'Irénée le fondateur, que sa mère donc lui a dit que les victimes ont été enterrées sur la grève à proximité du village[5]. Le nombre des survivants n'est pas précisé.

Tandis que le jeune Joseph Fournier découvre l'échouage qui s'est produit non loin de là où il habite avec sa femme, Caroline Campion, depuis l'année précédente, son père, Joseph-Octave, héberge Castagne à Mont-Louis. Dans le récit du matelot, le narrateur précise qu'*on arriva heureusement à la maison de M. Joseph Fourier où un lit avait été préparé pour le naufragé*. En quelques phrases, il

décrit les conditions précaires qui étaient celles de l'époque. *Bien des choses nécessaires à la vie, entre autres le pain, manquaient à ces pêcheurs. Chez eux la base de la nourriture était les pommes de terre.* Le moulin à farine le plus rapproché est du côté de Sainte-Anne-des-Monts; celui du Ruisseau-des-Olives est construit sept ans plus tard, en 1875[6].

Pendant que son père accueille le matelot, amputé une première fois le 1er janvier 1868, est-ce que le fils recueille de son côté un ou des survivants qui attendent la visite du docteur Parke? Après avoir pratiqué sur Castagne une première opération dans des conditions à la limite du supportable, celui-ci dit à son patient : *je vais me rendre à Manche-d'Épée où m'attendent les malheureux échappées du naufrage du navire* Woodstock. Nous ne savons rien de ce qui se déroule alors et de ce qu'il advient des survivants. Combien sont-ils? Chez qui sont-ils logés? L'histoire ne le dit pas. Nous savons cependant que Joseph Fournier a construit sa maison « en haut de la rivière », dans la vallée, à environ un kilomètre de la mer[7]. Est-ce que les naufragés sont nombreux au point que toutes les familles apportent leur contribution? Secret d'histoire. Toutefois, le séjour du médecin à Manche-d'Épée est plutôt bref puisqu'il retourne auprès de Castagne, le 4 janvier, pour terminer ses amputations.

La pointe du Wrack

En anglais, naufrage se dit *wreck*. Depuis toujours, les gens du village prononcent « wrack », lorsqu'ils réfèrent à la pointe, et c'est ainsi qu'elle s'est inscrite dans la toponymie.

En 1867, cela fait plus de 100 ans que la Nouvelle-France a été vaincue, et que la gouvernance du pays relève d'un pouvoir anglo-saxon. La nouvelle Confédération canadienne est à peine couchée sur le papier, l'encre a commencé de sécher le 1er juillet, moins de six mois avant le naufrage.

Le docteur qui se porte auprès des survivants a un patronyme anglais, Parke, tout comme le capitaine du voilier, Caswel. Ce dernier est-il parmi les rescapés? Dans tous les cas, il est bien plausible que l'un ou l'autre utilise le mot *wreck* en référence au lieu de l'accident dans ses conversations avec les fondateurs de la place.

Est-ce que l'un de ces pionniers maîtrisait la langue anglaise? Peut-être William Davis, considérant qu'il est né à Percé, fortement anglophone à l'époque? Toujours est-il que cette pointe (qui a beaucoup perdu de son relief lors de la construction du chemin) qui aurait pu s'appeler « pointe du naufrage » dans un contexte historique autre, s'appelle la pointe du Wrack[8].

Le livre de Castagne

Ne pouvant subvenir aux besoins de sa femme et de ses sept enfants, Castagne, alors qu'il est âgé de 52 ans, confie son récit à un certain A. Thibaudeau. Sur la quatrième de couverture, apparait un encouragement aux acheteurs : il y est écrit : *le prix de son livre n'est que de 10 cents, mais il sera reconnaissant à toute personne qui voudra bien lui donner plus, car c'est le seul moyen qu'il a de gagner sa vie et celle de sa famille.* Et c'est signé David Roussel, prêtre. Nous retrouvons ici l'homme qui s'est dévoué, du temps où résidait à Mont-Louis, pour sauver ce matelot désormais handicapé; il est maintenant le curé de Sainte-Anne de Chicoutimi, selon le titre qui accompagne sa signature. Ce même Roussel, ce n'est pas banal de le signaler, qui fut le tout premier missionnaire du poste de pêche naissant de Manche-d'Épée[9].

Bernard Boucher
18 mai 2016
www.lamedepierre.info

---

[1] *André Castagne ou HISTOIRE D'UN VIEUX MARIN du brigantin « Swordfish » naufragé dans le golfe*

La *Revue d'histoire de la Gaspésie*, volume V, numéro 3, juillet – septembre 1967, numéro 19, a publié une version un peu remaniée de ce récit. La note liminaire disait: « *l'abbé Fidèle Coulombe, curé de Gros-Morne, dans le comté de Gaspé Nord, à reconstitué le récit de ce naufrage, à l'aide d'un vieux journal de bord prêté par son oncle, Monsieur Antonio Plamondon, de Montréal, dont le père avait navigué avec le marin Castagne. Quelques détails y furent ajoutés par des anciens de Gros-Morne.* »

[2] Selon le recensement effectué par le curé Bilodeau de Sainte-Anne-des-Monts, en 1866, et publié dans : Roland Provost (1989), *Tricentenaire; seigneuries gaspésiennes concédées à Denis Riverin, album-souvenir 1688-1988*, Sainte-Anne-des-Monts, Les Éditions de la S.H.A.M., non paginé.

[3] La date de ce naufrage et la citation se retrouvent dans : Jean-Marie Fallu (2004) *Une histoire d'appartenance, la Gaspésie*, Québec, Éditions GID, page 128.

[4] Jacques Desbois « Le cimetière d'épaves de la Haute-Gaspésie : un laboratoire en archéologie sous-marine », *Magazine Gaspésie*, no 183, juillet-octobre 2015, p.22.

[5] Renseignement donné à Blandine Mercier.

[6] Roland Provost (1989), *op.cit.*

[7] Collectif, « Les vieilles maisons d'ici », *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol XVII, numéro 68, octobre – décembre 1979, p.190.

[8] Celui ou celle que le sujet intéresse retrouvera dans *Anthime et autres récits*, Québec, Les Éditions de l'Instant même, 2014, p.57 – 62, sous le titre « Sombré dans l'oubli », la version fictive que je donne de l'origine du toponyme.

[9] Marcel Plamondon (1980) *Notes historiques sur la paroisse de Madeleine*, Madeleine, p. 29.